

Fabiana DE BARRROS

CONTEMPORAIN L'artiste brésilienne est la créatrice du «Kiosque à culture», un projet d'art participatif à découvrir à Genève.

Pluraliste

SAMUEL SCHELLENBERG

«**S**eule, je m'ennuie.» Derrière ses grandes lunettes rondes, dans son atelier genevois, Fabiana de Barros résume en quatre mots les raisons profondes de son orientation artistique obstinément participative. Ainsi, «les autres font toujours les œuvres avec moi». Tout cela sans chichis – et certainement pas dans le but d'être originale: «C'est simplement une nécessité.»

Brésilienne établie à Genève depuis 1985, l'artiste est à la base de l'une des pièces d'art public les plus intéressantes de ces dernières années: le «Kiosque à culture». Véritable globe-trotter, comme son auteure, l'espace en bois a déjà fait halte dans une dizaine de villes, comme Sao Paulo, New York, Erevan ou Milan. Pendant tout l'été, le kiosque sera à Genève, à la Terrasse du troc, dans le quartier de Saint-Jean. C'est même la *guest star* de la deuxième édition de ce remarquable projet d'art contextuel.

FILLE D'UNE FIGURE

Tout commence en 1998, sur une plage de João Pessoa, dans le nord-est du Brésil. Fabiana de Barros s'y trouve en résidence, avec d'autres artistes – suisses, français, brésiliens. Une sorte de retour aux sources pour la Pauliste, qui a étudié les Beaux-Arts dans la capitale économique du Brésil mais s'est très vite installée à Genève, dans l'espoir de pouvoir s'y affirmer comme artiste – son père était le grand peintre, photographe et designer Geraldo de Barros (1923 – 1998), «une sorte de Picasso brésilien»: jamais facile d'être une *filie de*.

A João Pessoa, en vue de l'exposition qui clôture le séjour, Fabiana construit un «atelier et espace culturel à [sa] taille», avec l'aide de la Genevoise Carmen Perrin – c'est elle qui lui aurait suggéré la voie de l'art participatif, à la fin des années 1980. Le «Fiteiro cultural», comme il se nomme en portugais, est né. Ouvert sur l'extérieur, le kiosque est avant tout un espace d'échange, qui doit être géré par les artistes de la zone dans laquelle il s'implante. Il peut être indifféremment

atelier, espace de spectacle, lieu d'exposition ou scène ouverte. Bref, c'est «de l'art pour tous» – mais «l'œuvre n'existe que lorsque le public vient et que la communauté l'accepte», explique l'artiste. La bâtisse est-elle systématiquement bienvenue? Pas forcément: à João Pessoa, un graffiti hostile est apposé au kiosque peu après son ouverture – «Votre rêve brésilien est notre honte et cauchemar», dit-il en anglais. Fabiana de Barros, elle-même graffiteuse politique dans la Sao Paulo des années 1980, assume et demande à ce que l'inscription reste en place.

Mais la suite des événements se déroule à merveille et le «Fiteiro cultural» se transforme logiquement en concept, qui peut être répété ailleurs. Dès lors – et avec l'aide d'Adelina von Fürstenberg, fondatrice et première directrice du Centre d'art contemporain de Genève –, de nouveaux kiosques sont construits ici ou là, à partir des matériaux trouvés sur place. «A Cuba, par exemple, le bois coûte trop cher. Nous avons donc utilisé des cages à poules et des palettes récupérées», raconte l'artiste en débarrant malicieusement un modèle réduit du kiosque original.

ICONOCLASME POLICIER

A la fin de la période d'utilisation, les «fiteiros» entrent parfois dans une collection locale – c'était le cas à Sion ou Lisbonne, ce sera le cas à Genève: le Fonds d'art contemporain de la Ville (Fmac) vient d'acheter la structure de la Terrasse du troc. Dans les autres cas, il est détruit, parfois par des tiers: à New York, en pleine nuit, la police découpe le kiosque en petits morceaux, car la galerie responsable de l'œuvre n'a pas demandé toutes les autorisations pour une utilisation dans l'espace public. «Vous savez, c'est beaucoup plus compliqué d'exposer sur un trottoir que dans un musée», remarque Fabiana. De toute façon, l'histoire de chaque kiosque comporte «plusieurs bonheurs mais aussi un drame, qui fait réfléchir».

A Sao Paulo, en 2004, sept kiosques voient le jour simultanément,

sous la direction d'un service social indépendant, financé par impôt. Un pavillon du centre ville met ainsi sur pied une radio par internet avec les enfants de rue; un autre «fiteiro» organise des ateliers de cinéma, dans la favela Tamarutaca, où l'on n'entre pas sans avoir montré patte blanche aux trafiquants locaux. Reste que les choses s'y passent si bien que la nuit venue, le coûteux matériel cinématographique utilisé de jour peut être entreposé chez l'habitant.

TAXI-PSY

Et puis, se trouvant par hasard sur place, un certain Franz Treichler accepte de mixer quelques morceaux. D'ailleurs, le chanteur des Young Gods sera également de la partie demain dimanche, à Genève – pas par hasard, cette fois-ci, mais invité par la Terrasse du troc. Associé à Michel Favre, compagnon de Fabiana de Barros et cinéaste, il composera des mixtures sonores et visuelles à partir du matériel récolté dans les dix-huit kiosques précédents.



En 2005, le kiosque était au festival Visions du réel, à Nyon. (ISABELLE MEISTER)

Toujours est-il que l'artiste Fabiana de Barros existe aussi en dehors de sa création la plus célèbre. En 1987, elle débute en tant que peintre, avec une première expo à la galerie genevoise Care Off, «Tours du monde». Toutes les pièces sont vendues pendant le vernissage, «mais il faut dire qu'elles étaient bon marché». C'est à cette période que l'artiste découvre les espaces alternatifs de Genève et commence pour le coup à très bien se sentir au bout du lac – «Je retrouvais les milieux de gauche que j'avais connus au Brésil, avec mon père.» Un postgrade multimédia plus tard, effectué aux Beaux-Arts, elle s'ouvre à d'autres pratiques artistiques. Et les «Tours» de sa première exposition de revenir régulièrement dans son travail, sous une forme ou une autre – performance, vidéo, etc.

Récemment, l'artiste a invité des inconnus à prendre le taxi avec elle, à Sao Paulo et Genève, pour des sessions d'«Auto Psi». Le principe est simple: les voyageurs reçoivent une image et en font l'analyse, sans pour autant révéler

à la caméra le contenu de l'illustration. «Les gens parlent d'eux-mêmes et de leur ville, mais sans se mettre en danger.» Le tout débouche sur des vidéos ou des pièces radiophoniques.

Quant au «Kiosque à culture», survivra-t-il à son dixième anniversaire, l'an prochain? L'artiste assure que oui. Et pour coller à l'époque, des «fiteiros» rejoindront même la Toile: «Je vais en placer sur Second Life», l'univers virtuel dans lequel des millions d'humains mènent une vie parallèle. Un casino et une place publique ont d'ores et déjà accepté d'en héberger. Rendez-vous dans l'au-delà?

A la Terrasse du troc (sur le recouvrement des voies CFF, à Saint-Jean, Genève), di 22 juillet, 21h-22h: «FITEIRO: DOC LIVE», perfo de Franz Treichler et Michel Favre, à partir des sons et des images des archives du kiosque. En cas de pluie, rocade di 5 août, 21h-22h. Rens: www.terrassedutroc.ch